

René Fiore

Le Piétinement sourd des légions en marche

L'ère des colonies et des empires coloniaux s'ouvrait...

Essai



*Et là-bas, sous le pont, adossé contre une arche,
Hannibal écoutait, pensif et triomphant,
Le piétinement sourd des légions en marche.*

José-Maria de Hérédia
La Trebia (Les trophées)

« Le Gaulois furent vaincus et colonisés par les Romains. Il ne faut pas le regretter, car ces derniers leur ont appris l'Etat, l'administration, l'architecture, les routes, la monnaie, le droit écrit et le code civil, la discipline militaire, les arts, l'agriculture organisée, la métallurgie, le négoce maritime et j'en passe.

Seuls les peuples imbéciles ne reconnaissent pas la colonisation [...]. Ils oublient qu'ils ont été colonisés parce qu'eux-mêmes étaient incapables. »

Charles de Gaulle

Avant-propos

Somme toute, les Romains n'inventèrent pas la poudre ce sont les Chinois qui l'ont fait ; ils n'ont pas non plus inventé la colonisation mais ils ont normalisé le système.

La colonisation est un processus expansionniste d'occupation et de domination politique, culturel et économique, pratiquée par un état sur un autre ou sur un peuple alors obligé d'accepter des liens plus ou moins étroits de dépendance et qui consiste en l'établissement d'une ou plusieurs colonies.

C'est une définition.

Les Romains, poussés par la nécessité d'augmenter leur espace vital, apparurent comme les premiers à pratiquer la colonisation.

Pour expliquer, sinon justifier leur intrusion dans un pays, les Romains utilisèrent trois prétextes qui firent florès par la suite.

Le premier : *apporter la paix à des régions qui*

souffrent des querelles entre les chefs locaux rivaux, en s'interposant entre les antagonistes, comme le feront plus tard les « casques bleus » de l'ONU, à la différence que, une fois le conflit réglé et la paix revenue, les casques bleus sont censés repartir d'où ils sont venus.

En deuxième prétexte, les Romains, comme d'autres par la suite, demeurent dans le pays pour, prétendaient-ils, *surveiller les flammèches, de peur que l'incendie ne reparte.*

En troisième prétexte, les Romains (comme tous les colonisateurs d'une manière générale) *restaient persuadés que les populations autochtones leur étaient inférieures et que leur installation ne pouvait être que bénéfique par le progrès qu'ils apporteraient sûrement.*

La *pax romana*, désigne la longue période de « paix imposée » par l'Empire romain sur les régions occupées et contrôlées.

La colonisation se différencie de l'occupation de territoires, par le fait qu'elle revêt une dimension idéologique : on convainc ou tente de convaincre les populations soumises qu'elles sont inférieures et que l'on va les aider à atteindre un « niveau » supérieur de civilisation.

Le philosophe français, Proudhon, celui pourtant de la « révolution sociale » déclarait : *« Tout ce que nous avons à faire dans les colonies, nous races supérieures, c'est d'essayer de les améliorer, de les fortifier, de les instruire, de les ennoblir ».*

Jules Ferry le chantre de la laïcité, (à l'école) mais aussi le maître d'œuvre de l'empire colonial français, lançait à la Chambre des députés : *« C'est un devoir des peuples civilisés de mettre dans leurs rapports avec les peuples barbares la plus grande longanimité, celle d'une race supérieure qui ne conquiert pas pour son plaisir, dans le but d'exploiter le plus faible, mais bien de le civiliser et de l'élever jusqu'à elle ».*

Le philosophe Lévy Brühl établit, dans un traité sur les « sociétés inférieures », la distinction entre *« l'homme occidental »* doué de raison et les peuples et races non-occidentaux enfermés dans le cycle de la répétition et du temps mythico-cyclique. »

Quarante ans plus tard, le socialiste Léon Blum déclarera, également devant les députés : *« Nous admettons le droit et même le devoir des races supérieures d'attirer à elles celles qui ne sont pas parvenues au même degré de culture et de les appeler aux progrès réalisés grâce aux efforts de la science ou de l'industrie. »*

Sans contester la sincérité de ces louables intentions, il est un fait que le but du colonisateur est l'exploitation d'avantages du territoire (matières premières, main-d'œuvre, position stratégique, espace vital, etc.) au profit de sa métropole ou de ses colons.

Ce que confirmait Jules Ferry : *« Les colonies sont, pour les pays riches, un placement de capitaux des plus avantageux. Au temps où nous sommes, et dans la crise que traversent toutes les industries européennes, la*

fondation d'une colonie, c'est la création d'un débouché »

En 1912, le juriste Merignhac définissait ainsi la colonisation : *« Coloniser, c'est se mettre en rapport avec des pays neufs, pour profiter des ressources de toute nature de ces pays, les mettre en valeur dans l'intérêt national... »*

L'Europe comptait plus de 300 millions d'habitants et risquait de déborder de ses limites ; il fallait trouver d'autres espaces et émigrer. Entre 1870 et 1914, on estime que l'Europe a envoyé, hors de ses frontières, 25 millions d'hommes.

De plus, il faut faire face à une crise économique aggravée par un retour au protectionnisme : il faut donc trouver des débouchés et aussi acheter des matières premières, comme le coton ou le caoutchouc et aussi le café, le sucre.

Jules Ferry, encore lui, déclarait : *« Les nations, au temps où nous sommes, ne sont grandes que par l'activité qu'elles développent... Rayonner sans agir, sans se mêler aux affaires du monde, en se tenant à l'écart de toutes les combinaisons européennes, en regardant comme un piège, comme une aventure, toute expansion vers l'Afrique ou vers l'Orient, vivre de cette sorte, pour une grande nation, croyez-le bien c'est abdiquer et, dans un temps plus court que vous ne pouvez le croire, c'est descendre du premier rang au troisième et au quatrième.*

Un mouvement irrésistible emporte les nations

européennes à la conquête des terres nouvelles. Aujourd'hui ce sont des continents que l'on annexe, c'est l'immensité que l'on partage, et particulièrement le vaste continent noir... »

Même son en Allemagne : « Un peuple a besoin de terre pour son activité, de terre pour son alimentation. Aucun peuple n'en a autant besoin que le peuple allemand dont le vieil habitat est devenu dangereusement étroit. Si nous n'acquérons pas bientôt de nouveaux territoires, nous irons inévitablement à une effrayante catastrophe. Que se soit au Brésil, en Sibérie, en Anatolie ou dans le sud de l'Afrique, peu importe, pourvu que nous puissions à nouveau nous mouvoir en toute liberté et fraîche énergie, pourvu que nous puissions à nouveau offrir à nos enfants de la lumière et de l'air d'excellente qualité et quantité abondante. »

L'appropriation s'appuyait sur la doctrine juridique élaborée depuis le XVI^e siècle qui justifiait l'occupation de territoires sans maître (*terra nullius*), ou non constitués sous forme d'État, comme mode légal d'acquisition. L'espace peut être habité, mais ne relève pas d'un Etat. Selon ce principe, les terres n'étaient possédées par personne, du moins avant l'arrivée des conquérants, et selon eux.

Alors, la colonie ainsi créée comprend trois lots :

– Lot 1 : les richesses du sol (forêts, cultures exotiques comme le café ou le cacao),

– Lot 2 : les richesses du sous-sol (minerais puis pétrole)

– Lot 3 : la *peuplade* dont l'unité est le *sauvage*, à la rigueur le *bon sauvage*, selon Rousseau¹. L'indigène bénéficiera cependant d'avantages collatéraux indubitables : routes, hôpitaux, lutte contre les épidémies, diminution de la mortalité infantile, apports de l'industrialisation, arrêt des guerres tribales.

Au XV^{ème} siècle, la découverte du « nouveau monde » va entraîner une volonté d'expansion territoriale et commerciale des pays européens. Pour éviter des conflits entre eux, les pays conquérants s'entendirent pour partager le gâteau.

Le *traité de Tordesillas*, entre l'Espagne et le Portugal, fut signé à Tordesillas, en Castille, le 7 juin 1494. Il traçait des limites territoriales : tout ce qui serait découvert à l'ouest d'un méridien nord-sud localisé à 370 lieues, à l'ouest des îles du Cap-Vert appartiendrait à l'Espagne ; ce qui serait découvert à l'est, appartiendrait au Portugal.

Évidemment, ce traité, même s'il fut sous l'égide de Rodrigo Borgia devenu pape Alexandre VI, représentant de Dieu (des Chrétiens) sur terre, déplut fortement à la France, à l'Angleterre et à la Hollande parce qu'il leur interdisait d'obtenir une part des

¹ Le mythe du bon sauvage associe l'homme à des lieux où paix et bonheur sont assurés par une Nature bienveillante.

richesses du Nouveau Monde. François I^{er} s'écriera :
« *Le soleil luit pour moi comme pour les autres, et je voudrais bien voir l'article du testament d'Adam qui m'exclut du partage* ».

Jacques Cartier, de Saint-Malo, sur la recommandation de l'évêque de Saint-Malo et de l'abbé du Mont-Saint-Michel qui assurent qu'il peut « *conduire des navires à la découverte de terres nouvelles dans le nouveau monde* », recevra commission du roi de France, et dirigera aux frais du roi, trois voyages vers l'Amérique du Nord entre 1534 et 1542, espérant y trouver un passage pour l'Asie, sinon des richesses.

Samuel de Champlain, fut le fondateur de la ville de Québec, le 3 juillet 1608, et devint *gouverneur* de la Nouvelle France. Son ardeur lui valut le titre de « *Père de la Nouvelle-France* ».

Le *traité de Tordesillas* a perduré durant des siècles. Par la suite, il s'est simplement transformé : il a pris, au XIX^e siècle, la forme du contour des empires coloniaux. Il a toujours été là pour partager le gâteau légué par Adam et que les héritiers n'ont voulu manger qu'entre eux, en évitant de laisser tomber trop de miettes.

Le traité de Tordesillas a prétendu partager le monde à coloniser. « *Ainsi, son altesse, le sérénissime Roi d'Espagne, notre frère bien aimé, nous a dépêché ses ambassadeurs et mandataires afin d'établir, de*

prendre acte et de se mettre d'accord avec nous sur ce qui appartient à l'un et à l'autre de l'océan qu'il reste encore à découvrir. Du coup il a désigné, unilatéralement, les pays colonisables et ceux ayant droit à coloniser. Bien plus, il a partagé les hommes en deux catégories : les colonisateurs et les colonisables, toujours les mêmes.

Les populations pouvant y vivre auparavant n'avaient aucune importance, dans ce contexte. Le pape avait approuvé le traité de Tordesillas dans la mesure où les populations découvertes seraient amenées par les conquérants à la vraie foi.

René Fiore

La pax romana